

*Traité de l'amitié*¹



En permanence, dans le monde, se déroulent d'invisibles combats de Titans. Une telle lutte a eu lieu au XVII^e siècle entre le christianisme et la Chine. Il s'agissait, pour l'Église catholique, de convertir la Chine ; rétrospectivement cet objectif fait sourire. Quoiqu'il en soit, un de ceux qui en étaient chargés s'appelait Matteo Ricci, un missionnaire jésuite né en 1562 en Italie et mort en 1610 à Pékin. Il faut savoir que les jésuites ont été les véritables promoteurs de la pensée chinoise en Occident, étudiant et traduisant jusqu'à la fin du XIX^e siècle tous les grands ouvrages du confucianisme et du taoïsme, les *kings*, les "Classiques". Matteo Ricci était le premier d'entre ces jésuites sinologues.

La Chine exerce sur l'Occident une fascination à la hauteur de son importance dans l'Histoire humaine : il y a eu la Grèce, la Chine, et le reste.

¹ *Traité de l'amitié*, de Matteo Ricci (Traduction Philippe Che). 2006, Éditions Noé (distribution Les Belles Lettres), 80 p., 12 €

Depuis sa découverte intellectuelle au XVI^e siècle, la Chine est d'ailleurs en Occident l'objet d'incroyables polémiques. C'est encore le cas aujourd'hui en France où on se bagarre actuellement sur le sens qu'il faut donner à ses livres Classiques et plus généralement à sa pensée philosophique, un universitaire allant même jusqu'à utiliser dans le titre de son dernier ouvrage le nom d'un de ses collègues et adversaire intellectuel pour mieux dénoncer les thèses de ce dernier ² ! méthode à la fois peu élégante et vouée à l'échec tant la force brutale et la rupture ne sont pas efficaces concernant la Chine. Mais l'anecdote montre la puissance des passions qui sont en jeu dès qu'il s'agit de l'Empire du Milieu.

Matteo Ricci, lorsqu'il arrive à Macao en 1582, apprend le mandarin puis se fait adopter par les lettrés chinois, non pas en leur commentant les Évangiles, mais en leur montrant ses connaissances en mathématiques, astronomie, cartographie, ou horlogerie. Il a choisi la bonne méthode dans sa façon d'aborder le pays : sans violence, sans prosélytisme, avec souplesse. Ricci est sincèrement persuadé, en tout cas il va l'affirmer jusqu'au bout à sa hiérarchie catholique, que sa religion va pouvoir conquérir la Chine. Pourtant, c'est l'inverse qui se passera : le missionnaire jésuite deviendra chinois, adoptant les habits et la coiffure des lettrés, et la Chine, elle, qui comptait 3000 ans d'histoire et en avait vu d'autres, restera la même, tellement vaste qu'elle est le monde, le moyeu de la roue, littéralement *Zhong guo*, le pays du Milieu.

Le *Traité de l'amitié* est écrit par Matteo Ricci directement en chinois dans la province de Jiangxi, au printemps 1595. Le missionnaire le présente en avant-propos comme une réponse au prince de Jian'an qui lui demande : « *Les nations de l'Extrême-Occident sont des pays de grande morale. Je serais heureux d'en entendre quelques propos sur l'amitié.* »

Dans le même prologue, Ricci a quelques mots à propos de ce pays immense qu'il semble aimer : « *J'ai pu admirer les splendeurs de la capitale. J'en éprouvai une telle joie que je ne ressentais presque plus les fatigues du voyage. (...) Je pensai que là devait être la retraite des hommes accomplis.* »

Ce traité (en français, un traité est à la fois un ouvrage didactique et un accord de paix passé entre deux pays) est un petit recueil composé de cent maximes sur l'amitié, librement inspirées des classiques de l'antiquité gréco-

² *Contre François Jullien*, de Jean-François Billeter, 2006, Allia, 128 p., 6,10 €

latine que la mémoire prodigieuse de Ricci lui restitue là-bas, à dix mille kilomètres de toute bibliothèque occidentale. Le discours sur les bienfaits des amis a beau être moral, l'auteur en a diplomatiquement effacé toute trace religieuse, aucune mention de Dieu, ou de versets de la Bible, ou de préceptes religieux, mais au contraire un recours fréquent aux notions chinoises confucianistes. On se retrouve avec un texte étonnant, souvent profond, qui n'est pas sans rappeler justement les Classiques chinois. Les deux premières maximes sont les suivantes :

« 1. *Mon ami n'est autre que la moitié de moi-même, ou encore un autre moi-même, aussi dois-je le considérer tout comme moi-même.*

2. *Mon ami et moi formons deux corps, en ces deux corps cependant, le coeur est un. »*

Parfois, Matteo Ricci va loin dans le propos peu catholique : « *Les chemins de l'amitié sont larges : les hommes sans vertu et les brigands doivent eux aussi avoir des amis et former des clans pour brigander.* » Ou mystique : « *Considère tes amis comme toi-même, alors celui qui est au loin te semblera proche, le faible deviendra fort, celui qui est dans la peine retrouvera la joie, le malade guérira. Est-il besoin d'en dire davantage ? Celui qui n'est plus te semblera présent.* » Ou poétique, parlant d'un monde sans amis comme d'« *un corps sans yeux* ».

Ce court *Traité de l'amitié* connaîtra un grand succès dès l'époque en Chine, puis sera intégré dans les catalogues de l'Empereur Qianlong (1736-1796) jusqu'à finir par être considéré comme un livre d'origine chinoise.

À la mort de Matteo Ricci, en 1610, le Vatican voit le danger chinois et c'est la "Querelle des rites" qui reproche au missionnaire jésuite d'avoir accepté que les chinois convertis au catholicisme continuent à pratiquer leurs rites ancestraux. Ricci avait été trop loin aux yeux de ses chefs et il faudra attendre 1939 pour que le Pape accorde à nouveau ce droit aux chinois convertis, mais du milieu du XVIIe siècle au début du XXe les choses avaient bien changé, le monde avait tourné.

D'une certaine façon, c'est la Chine qui a stoppé l'expansion du christianisme. La Chine est plus vaste que tout, elle laisse le sage accompagner le Ciel et la Terre dans le même mouvement, elle est partageuse. Laozi a un avis

là-dessus : la Voie du Ciel est de ne pas lutter, et pourtant savoir vaincre.
Celui qui ne s'écarte pas de sa juste place subsiste longtemps.

Juin 2006

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.